

Coupure ou passage entre nature et culture ?

Jean-Marie Harribey

« La nature, ça n'existe pas »¹. « La condition originale commune aux humains et aux animaux n'est pas l'animalité mais l'humanité »². « Ramsès II n'est pas mort de la tuberculose », parce que « avant Koch, le bacille [de la tuberculose] n'a pas de réelle existence »³.

Voilà trois affirmations de chacun des anthropologues contemporains, Philippe Descola, Eduardo Viveiros de Castro et Bruno Latour, qui symbolisent à eux trois ce qu'ils ont eux-mêmes nommé le « tournant ontologique ». Elles ont de quoi surprendre parce qu'elles heurtent frontalement le fait que nous pensons que la nature nous entoure quotidiennement, l'opinion courante que l'homme n'est pas l'animal et que Ramsès II est bien mort de quelque chose, mais et peut-être surtout, elles s'opposent aux certitudes les mieux arrimées aux sciences physiques comme sociales, à la philosophie et à toutes les idées des Lumières. Ces dernières sont nées en Europe occidentale au moment où les premières conquêtes coloniales ont asservi les peuples et les territoires aux appétits du capitalisme naissant, dont il est résulté la croyance selon laquelle seul l'homme occidental avait atteint un degré élevé de culture, tandis que « [l'indigène] n'était pas assez entré dans l'histoire »⁴.

Ainsi, ce « tournant ontologique » s'opère vis-vis de la compréhension des rapports entre les humains, entre tous les vivants humains et non humains, du rapport au monde et du rapport à la connaissance ou au savoir. Pour le dire vite, il récuse toutes les traditions qui vont d'Aristote à Descartes et même, au moins en partie, de Durkheim à Lévi-Strauss. Dans une démarche inductive, Aristote partait de la perception des sens pour aboutir à la métaphysique. Descartes adopta une démarche inverse en considérant que le doute au sujet des sensations s'impose ; son seul point d'appui est le « cogito » symbolisé par le « je pense, donc je suis ». La certitude est donc, selon lui, à chercher du côté de l'esprit, de l'âme, qu'il va alors distinguer du corps. Mais, selon les critiques du dualisme cartésien, fondamentalement, la connaissance ne peut être identifiée à la vérité définitive, à la certitude.

De Lévi-Strauss à Descola, la coupure

Lorsque Claude Lévi-Strauss rédige *Les structures élémentaires de la parenté* en 1949, le cadre intellectuel dont il hérite en partie de la tradition philosophique, mais qu'il forge vraiment pour l'anthropologie, est celui du « passage » entre la nature et la culture. Un passage qui va rapidement être interprété comme une coupure.

« Tout semble se passer comme si les grands singes, déjà capables de se dissocier d'un comportement spécifique, ne pouvaient parvenir à rétablir une norme sur un plan nouveau. La conduite instinctive perd la netteté et la précision qu'on lui trouve chez la plupart des mammifères ; mais la différence est purement négative, et le domaine abandonné par la nature reste territoire inoccupé. Cette absence de règles semble apporter le critère le plus sûr qui

¹ Philippe Descola, « [La nature, ça n'existe pas](#) », *Reporterre*, 1^{er} février 2020, propos recueillis par Hervé Kempf.

² Eduardo Viveiros de Castro, « [Perspectivisme et multinaturalisme en Amérique indigène](#) », *Journal des anthropologues*, n° 138-139, 2014, p. 167.

³ Bruno Latour, « Ramsès II est-il mort de la tuberculose ? », *La Recherche*, n° 307, mars 1998, p. 84-85 ; repris dans *Chroniques d'un amateur de sciences*, Paris, École des Mines de Paris, 2006.

⁴ Dixit le président Sarkozy s'adressant aux Africains en 2007.

permette de distinguer un processus naturel d'un processus culturel. Rien de plus suggestif, à cet égard, que l'opposition entre l'attitude de l'enfant, même très jeune, pour qui tous les problèmes sont réglés par de nettes distinctions, plus nettes et plus impératives, parfois, que chez l'adulte, et les relations entre les membres d'un groupe simien, tout entières abandonnées au hasard et à la rencontre, où le comportement d'un sujet n'apprend rien sur celui de son congénère, où la conduite du même individu aujourd'hui ne garantit en rien sa conduite du lendemain. [...] Partout où la règle se manifeste, nous savons avec certitude être à l'étage de la culture. Symétriquement, il est aisé de reconnaître dans l'universel le critère de la nature. Car ce qui est constant chez tous les hommes échappe nécessairement au domaine des coutumes, des techniques et des institutions par lesquelles leurs groupes se différencient et s'opposent. À défaut d'analyse réelle, le double critère de la norme et de l'universalité apporte le principe d'une analyse idéale, qui peut permettre – au moins dans certains cas et certaines limites – d'isoler les éléments naturels des éléments culturels qui interviennent dans les synthèses de l'ordre plus complexe. Posons donc que tout ce qui est universel, chez l'homme, relève de l'ordre de la nature et se caractérise par la spontanéité, que tout ce qui est astreint à une norme appartient à la culture et présente les attributs du relatif et du particulier. »⁵

De cette méthode d'analyse, Lévi-Strauss tire l'idée selon laquelle

« la prohibition de l'inceste présente, sans la moindre équivoque, et indissolublement réunis, les deux caractères où nous avons reconnu les attributs contradictoires de deux ordres exclusifs : elle constitue une règle, mais une règle qui, seule entre toutes les règles sociales, possède en même temps un caractère d'universalité »⁶.

Il y revient plus loin en donnant le sens de cette prohibition :

« La prohibition de l'inceste est moins une règle qui interdit d'épouser mère, sœur ou fille, qu'une règle qui oblige à donner mère, sœur ou fille à autrui. C'est la règle du don par excellence. »⁷

Ainsi s'explique l'exogamie. Et s'ouvre alors

« une voie qui fera passer de l'analyse statique à la synthèse dynamique. La prohibition de l'inceste n'est, ni purement d'origine culturelle, ni purement d'origine naturelle ; et elle n'est pas, non plus, un dosage d'éléments composites empruntés partiellement à la nature et partiellement à la culture. Elle constitue la démarche fondamentale grâce à laquelle, mais surtout en laquelle, *s'accomplit le passage de la nature à la culture*. En un sens elle appartient à la nature, car elle est une condition générale de la culture, et par conséquent il ne faut pas s'étonner de la voir tenir de la nature son caractère formel, c'est-dire l'universalité. Mais en un sens aussi, elle est déjà la culture, agissant et imposant sa règle au sein de phénomènes qui ne dépendent point, d'abord d'elle. Nous avons été amené à poser le problème de l'inceste à propos de la relation entre l'existence biologique et l'existence sociale de l'homme, et nous avons constaté aussitôt que la prohibition ne relève exactement, ni de l'une, ni de l'autre. Nous nous proposons, dans ce travail, de fournir la solution de cette anomalie, en montrant que la prohibition de l'inceste constitue précisément *le lien qui unit l'une à l'autre*. »⁸

Par quel mystère le « passage » et le « lien » entre nature et culture de Lévi-Strauss se sont-ils transformés dans les travaux des anthropologies ultérieurs en une coupure devenue une faute épistémologique et politique ? Pour Descola, « une forme d'idéalisme lévi-straussien voyait la nature comme un gigantesque lexique de propriétés incarnées dans des plantes et des animaux qui pouvaient dès lors être utilisables comme matière première pour le travail symbolique de la "pensée sauvage". » Selon lui, l'idée de socialisation de la nature « suppose d'une part, l'existence d'une nature extérieure et donnée préalablement à toute présence

⁵ Claude Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, Paris, Mouton & Co, 1949, rééd. 1967. Flammarion, 2010, chapitre I, p. 37-38 ; voir aussi en [accès libre](#).

⁶ *Ibid.*, p. 38-39.

⁷ *Ibid.*, chapitre XXIX, p. 96. Sur la prohibition de l'inceste, Lévi-Strauss se démarque nettement d'autres interprétations, notamment celle de Durkheim.

⁸ *Ibid.*, p. 82-83. Je souligne, JMH.

sociale et, d'autre part, que les rapports sociaux entre humains aient fourni les gabarits des rapports sociaux avec les autres qu'humains, une position anthropocentrée que j'ai depuis abandonnée. »⁹

À vrai dire, on aurait plutôt tendance à penser que l'idéalisme se niche moins chez Lévi-Strauss que chez Descola car, jusqu'à plus ample information, la terre tourne autour du soleil et celui-ci, par sa lumière, fait pousser les plantes et assure la photosynthèse. L'affirmation « la nature n'existe pas » ressemble plutôt au slogan politique qu'à la science. Parce qu'il se pourrait bien que la déconstruction à laquelle s'attelle Descola soit une reconstruction *a posteriori*.

Quand Lévi-Strauss arpente le Mato Grosso dans les années 1940 et fonde l'anthropologie moderne, les dégâts du colonialisme, en termes de domination politique et économique et en termes de prédation sur les ressources sont connus mais leur critique ne prend pas encore la forme d'une dénonciation de la crise écologique. Aujourd'hui, puisque la crise écologique avérée questionne notre rapport à la nature, la colonisation est alors considérée comme la cause de tous les maux. Il faut donc rompre, non seulement avec la conception de la nature révélatrice d'une conception du monde, mais fondamentalement, selon ses détracteurs, il faut se débarrasser de la nature elle-même. Comme le dit Bruno Latour, « avec la nature, il n'y a rien à faire »¹⁰. Autrement dit, la méthodologie de ces anthropologues consiste, à partir d'un point de vue politique, à énoncer une thèse à vocation scientifique. Mais le pas vers une croyance pourrait vite être franchi.

Quatre ontologies ?

Le modèle à quatre ontologies de Descola – animisme, totémisme, analogisme et naturalisme – est un « outil heuristique plutôt qu'une méthode de classification des sociétés »¹¹. Il ordonne celles-ci autour de deux axes, les processus matériels dits « physicalité » et les états mentaux dits « intériorité ». L'animisme et le totémisme attribuent aux humains et aux non-humains la même intériorité, mais les distinguent par leur physicalité ; l'analogisme et le naturalisme leur attribuent des intériorités différentes, mais l'analogisme les distingue sur le plan de la physicalité tandis que le naturalisme les voit semblables sur ce plan-là. Il résulte deux conséquences de ce modèle quadripartite. D'une part, l'animisme et le totémisme considèrent une continuité entre humains et non-humains, partielle pour le premier (intériorité) et totale pour le totémisme ; d'autre part, le naturalisme, « miroir opposé de l'animisme », « filtre » de la pensée occidentale, « pour un anthropologue du moins, les deux principes fondamentaux d'une épistémologie naturaliste – l'universalité de la nature par opposition à la relativité de la nature – devraient être considérés comme reflétant un stade obsolète des sciences sociales »¹².

C'est certainement aussi l'avis de Latour et de Viveiros de Castro, nous dit Descola. Le « perspectivisme » d'Eduardo Viveiros de Castro consiste à inverser l'anthropologie traditionnelle : au lieu de voir, comme en Occident, l'unité de la nature (nous avons tous le même ADN) et la variété des cultures, le perspectivisme considère l'unité de la culture et la variété de la nature à travers les corps. Alors qu'on nous avait dit que nous étions différents

⁹ Philippe Descola, « Des quatre ontologies aux formes de l'attachement », Entretien de Camille Chamois avec Philippe Descola, *La Revue du MAUSS*, « Du tournant ontologique », n° 65, 1^{er} semestre 2025, p. 50.

¹⁰ Bruno Latour, *Politiques de la nature, Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 1999, p. 13, cité par Camille Chamois, *op. cit.*, p. 52. Pour une critique de la vision politique de Bruno Latour, voir Jean-Marie Harribey, « [De quoi la classe écologique de Bruno Latour est-elle le nom ?](#) », 20 janvier 2022.

¹¹ Philippe Descola, *Politiques du faire-monde*, Paris, Seuil, 2025, p. 19

¹² *Ibid.*, p. 17 et 20.

par notre esprit et non par nos corps, c'est l'inverse selon le perspectivisme. Et Viveiros de Castro pense celui-ci comme un multinaturalisme¹³.

Cependant, le modèle descolien ne fait pas l'unanimité chez les anthropologues. Ainsi, David Graeber qualifie le « tournant ontologique » d'« illusoire ».

« Dire qu'il y a "plusieurs natures" peut sembler une affirmation très radicale. Mais personne ne prétend qu'il existe des régions du monde où l'eau remonte vers sa source, où il y a des singes volants à trois têtes, ou encore où pi est égal à 3,15. Ils ne suggèrent pas même qu'il existe réellement des endroits où les tapirs vivent dans des villages – du moins, si "réellement" signifie que cela aurait un sens de dire que les tapirs vivent dans des villages même dans un monde où il n'y aurait jamais eu d'Amérindiens pour dire que c'était le cas. Chaque nature différente ne peut donc exister qu'en relation avec un groupe spécifique d'être humains partageant la même Ontologie [au sens des partisans du tournant ontologique]. »¹⁴

À force de répéter que les choses n'existent pas et que n'existe que ce que les gens croient ou en disent, quelle place reste-t-il pour la réalité ?

« Le TO [tournant ontologique], ou l'introduction de la notion deleuzienne d'altérité radicale comme principe politique, permettent-ils réellement une amélioration de cette situation ? Il me semble qu'ils l'aggravent encore plus. [...] Non seulement il semble que le TO ait toujours besoin de normes universelles pour reconnaître l'autorité légitime (même à travers les "mondes"), mais il propose que ces autorités se voient accorder l'autorité de déterminer la nature de la réalité elle-même, sur leur territoire désigné, que les individus en question le souhaitent ou non ! C'est là, à mon sens, l'ironie suprême. Ayant été accusé d'avoir introduit des théories marxistes "dans le dos des indigènes", je ne peux m'empêcher de retourner la question : les partisans du TO pensent-ils vraiment que la plupart des personnes étudiées par les anthropologies seraient d'accord avec la proposition selon laquelle ils vivent dans une "nature" ou une "ontologie" fondamentalement différente de celle des autres humains – sans parler de celle selon laquelle les mots déterminent les choses ? »¹⁵

L'anthropologie et le rapport au réel

De cette rapide mise en perspective, il résulte que le « tournant ontologique » revendiqué par certains anthropologues parmi les plus influents aujourd'hui constitue une remise en cause de la tradition enseignée par les sciences sociales, aussi bien durkheimienne que maussienne et même marxiste parce qu'il s'agit du rapport au réel. Comme l'écrit Stéphane Haber,

« seul un certain modernisme permettrait de fonder la philosophie de la nature à portée normative illustrée, un peu malgré son auteur, dans *Par-delà nature et culture*. [...] »

Au vu de ces analyses, on admettra que la question essentielle qui se pose est de savoir en quel sens les intentions et les intuitions enchâssées dans ces conduites et ces croyances traditionnelles animistes et totémistes que présente de façon si fine l'anthropologue peuvent conserver *pour nous* une signification et une force de suggestion. Comment pourraient-elles se constituer, après le "désenchantement du monde", en sources motivationnelles bien fondées et en aliments d'un rapport plus intelligent – comparativement à tout ce qui a contribué aux désastres actuels ou n'a pas su les empêcher – à l'environnement et aux populations de non-humains qui le composent ? Il semble que toutes les réponses possibles à cette question – que Descola n'a pas besoin de poser expressément parce qu'il suppose apparemment que la *présentation* de ces possibilités culturelles est porteuse d'une force de suggestion auto-suffisante – implique une sortie hors de la neutralité philosophique et culturelle. »¹⁶

¹³ Voir le débat entre Viveiros de Castro et Descola, « [Perspectivisme et animisme](#) », 30 janvier 2009 », Fondation Maison des sciences de l'homme. En complément de cette introduction au n° 44 des *Possibles*, on peut se reporter à celle du [n° 26](#).

¹⁴ David Graeber, « Un "tournant ontologique" illusoire, Réponse à Eduardo Viveiros de Castro », *La Revue du MAUSS*, « Du tournant ontologique », n° 65, 1^{er} semestre 2025, p. 99.

¹⁵ *Ibid.*, p. 104.

Le risque épistémologique du « tournant ontologique » opéré par Descola est alors de nier ou tout au moins de sous-estimer toute réalité qui ne serait pas culturelle¹⁷.

Enfin, il n'est pas anodin que ce « tournant ontologique » soit contemporain de l'éclosion et du développement du courant de pensée dit « décolonial », qui se distingue de l'anticolonialisme et aussi du post-colonialisme par l'accent mis sur l'aspect culturel de la domination subie par les peuples colonisés¹⁸. Une domination provenant de l'Occident dont les modes de production et aussi les modes de pensée devaient nier la continuité entre les humains et les non-humains. Au couple naturalisme et Occident de Descola correspond assez bien celui de la colonialité et modernité du décolonialisme.

Dossier : Développement humain et rapport à la nature

En préambule à notre dossier, nous publions un hommage aux travaux de René Passet, décédé en novembre 2025, et rédigé par Jean-Marie Harribey, non seulement parce que René Passet fut une figure mémorable de la construction d'Attac et de l'altermondialisme, mais aussi parce qu'il fut un pionnier précoce du bouleversement néfaste engendré par un développement économique incontrôlé. Dans un livre qui fit date en 1979, *L'économique et le vivant*, il jeta les bases de la critique de l'approche économique traditionnelle qui ne comprend pas que l'économie s'insère dans la société et que celle-ci s'insère dans la biosphère.

Deux premiers philosophes, Francis Wolff et Catherine Larrère ouvrent le dossier parce qu'ils ne partagent pas le même point de vue sur l'utilisation des concepts de nature et de vivant. Francis Wolff s'attache à montrer l'intérêt pour l'humanité de conserver le concept de « nature » et il s'écarte de l'utilisation devenue trop fréquente à ses yeux du concept de « vivant ». L'enjeu est de construire une « éthique environnementale humaniste ». Il en tire sept conclusions, dont : l'écologie est d'abord un combat pour l'égalité, pour le cosmopolitisme et pour la démocratie, contre la grande pauvreté, en faveur des femmes, et est inséparable du développement humain.

Catherine Larrère fait *a priori* le choix inverse mais s'attache surtout à expliquer en quoi le choix du développement durable par les institutions internationales a contribué à imposer une conception faible de la soutenabilité ; celles-ci rejoignant ainsi les poncifs de l'orthodoxie économique néoclassique. À l'opposé de cette dernière, la complexité réintroduite tant par Georgescu-Roegen que par Passet permet de penser la production comme subordonnée à la reproduction. Alors, l'habitabilité de la Terre et la coexistence des espèces vivantes sont rendues possibles.

Fabrice Flipo, lui aussi philosophe, dresse un bilan des débats qui ont partagé économistes, philosophes et écologistes sur le développement lorsqu'on prend en compte véritablement la question écologique. Il souligne un point important : « La critique du développement et le post-colonialisme [...] furent invisibilisés par une critique que l'on pourrait qualifier de

¹⁶ Stéphane Haber, « [Une ontologie sociale naturaliste est-elle possible ? Quelques remarques à partir de "Par-delà nature et culture" de Ph. Descola](#) », dans Stéphane Haber et Arnaud Macé (sous la dir. de), *Anciens et Modernes par-delà nature et société*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2022, p. 213-247.

¹⁷ Voir aussi : Andreas Malm, *Avis de tempête, Nature et culture dans un monde qui se réchauffe*, Paris, La Fabrique, 2023 ; Patrick Dupouey, *Pour ne pas en finir avec la nature : questions d'un philosophe à l'anthropologue Philippe Descola*, Marseille, Agone, 2024 ; Nicolas Chevassus-au-Louis, « [Philosophie : la nature contre-attaque](#) », *Mediapart*, 27 septembre 2025. Sans oublier le classique Maurice Godelier, *L'idéal et le matériel, Pensée, Économies, Sociétés*, Paris, Fayard, 1984.

¹⁸ Voir Michel Cahen, *Colonialité, Plaidoyer pour la précision d'un concept*, Khartala, 2024, où l'auteur plaide pour une approche matérialiste du phénomène colonial. Voir aussi Jean-Marie Harribey, « [Sur la critique de la pensée décoloniale](#) », *Les Possibles*, n° 41, Hiver 2024-2025.

"décoloniale" et de "postmoderne", au sens d'une critique des métarécits. Il fut question de "décoloniser les savoirs", et petit à petit d'opposer un Occident essentialisé, dans lequel chaque individu incarne également la totalité sociale à laquelle il appartient, à un "Autre" tout aussi essentialisé. L'Occident était colonisateur, exploiteur, etc. et l'Autre était tout l'opposé. »

Pierre Khalfa propose ensuite une recension du dernier ouvrage de Philippe Descola, *Politiques du faire-monde*. Il expose une critique du « tournant ontologique » que l'anthropologue a proposé il y a vingt ans et examine quelles questions pose la répartition en quatre « filtres ontologiques » des façons de voir le monde. Selon Pierre Khalfa, « le risque est de faire entrer la diversité des situations dans le lit de Procuste » de ces quatre figures, empêchant de voir la complexité de chaque société. Il se pourrait même que la méthode de Descola se heurte à une contradiction : l'anthropologie qu'il veut fonder est un produit du « naturalisme » qu'il dénonce.

Dans un texte ancien mais toujours actuel, Virginie Maris porte une critique du concept de capital naturel parce qu'il « échoue à rendre compte de la complexité des valeurs de la nature et des enjeux politiques que leur évaluation soulève ». La métaphore du capital naturel « repose sur une analogie ou une mise en parallèle entre la nature et le capital manufacturé, une rivière produisant des poissons comme une usine produirait des voitures ». Et cette métaphore « révèle également une vision économiciste de la nature » car « le fonctionnement des écosystèmes et leurs interactions avec les activités humaines sont comparés au système capitaliste : le capital naturel génère des flux de biens et de services écosystémiques de la même façon que le capital matériel génère des biens et des services marchands. »

Derrière la « valorisation du capital naturel » se greffe la sempiternelle question ressassée par l'orthodoxie économique néoclassique de la mesure de la valeur économique de la nature et des services qu'elle rend, à rebours de l'économie politique. Jean-Marie Harribey décortique deux rapports récents, l'un du Conseil d'analyse économique, l'autre du Sénat. Les deux s'évertuent à calculer la valeur intrinsèque de la forêt et des services écosystémiques. Cette démarche n'a strictement aucun sens car elle vise à assimiler valeurs et valeur après avoir cru les rendre commensurables.

À partir d'une communication qu'elle avait présentée l'an passé, Fanny Lederlin prolonge sa réflexion dans un entretien avec notre revue. Elle montre que le travail sera le principal lieu où se jouera la bifurcation sociale et écologique et où se nouera un autre rapport à la nature. C'est pour elle l'occasion de revisiter de façon distanciée l'apport de Marx et aussi de souligner l'importance à accorder au travail de « reproduction ». Il s'agit d'inverser les hiérarchies des métiers et des finalités du travail : « l'utilité commune ne pouvant se comprendre, en ce premier quart de XXI^e siècle, que comme ce qui préserve, soigne et maintient les êtres vivants et les choses qui composent le monde commun ».

En une synthèse très dense Stéphanie Treillet parcourt les grandes discussions et controverses qui ont jalonné les théories du développement depuis le milieu du XX^e siècle. Même les théories hétérodoxes avaient un point aveugle : les limites environnementales, tandis que l'orthodoxie faisait le choix de la soutenabilité faible. L'autrice plaide pour un écodéveloppement au XXI^e siècle, dont le concept était né il y a bien longtemps avec Ignacy Sachs.

Daniel Bachet propose une mise à plat des différents projets de transformation économique, sociale et écologique. Remontant aux premières formulations du développement durable, puis de croissance verte, il montre que le capitalisme tente en vain de concilier croissance et développement du bien-être. Cependant, la décroissance ne peut être appliquée indifféremment pour tous les peuples et toutes les productions. Il convient donc de construire une économie de la post-croissance débarrassée de la logique financière. Et l'auteur plaide pour une nouvelle comptabilité des activités économiques.

L'économiste Thierry Pouch met en correspondance la récente crise liée à la dermatose bovine, les difficultés dans lesquelles se trouve la politique agricole européenne et, au-delà, les contradictions d'un modèle productif complètement obsolète au regard des exigences sociales et écologiques. L'agriculture « est partie prenante du mouvement général de déréglementation enclenché en Europe au détour de la décennie 1990 ». La protestation véhémement des agriculteurs « n'est pas une simple jacquerie ». « Ce qui fait question, c'est le mode de production agricole lui-même, dans son rapport avec le capitalisme. »

Pour clore ce dossier, Alain Accardo présente une « modeste contribution à une réflexion sur un ordre vraiment humain ». Modeste, cette contribution ne l'est pas car elle porte sur la chose la plus difficile qui soit. En effet, « les principaux obstacles à la réalisation de ce vieux rêve d'un monde de justice, que la gauche française continue à chérir (au moins en paroles), se situent dans la substance même de l'idéologie du capitalisme néolibéral dont je ne ferai à personne l'injure de penser qu'on ignore en quoi elle consiste tant elle est devenue la règle du monde contemporain ». Avec un humour noir corrosif, Alain Accardo désigne le « chef de chœur » chargé d'orchestrer la « sixième extinction de masse ».

Débats

Nous commençons la page Débats par un article de l'écrivaine malienne Aminata Dramane Traoré, très émue de la disparition simultanée de deux figures marquantes de l'émancipation humaine et du combat pour la dignité des peuples, Leila Shahib et Susan George. Elle raconte notamment les circonstances de sa rencontre avec cette dernière lors du forum social de Bamako. Et elle cite longuement des passages de sa « Lettre de retour de Bamako ». Pour Aminata Traoré, Susan George fut une vraie éveilleuse des consciences.

À l'automne 2025, s'est tenu à Dakar un colloque achevant l'année du centenaire de la naissance de Frantz Fanon. Mireille Fanon Mendes France nous offre le discours de clôture qu'elle a prononcé à cette occasion. En tant que présidente de la Fondation Frantz Fanon Internationale, elle rappelle que « le monde, dans le cadre de la globalisation, fait face à un système de civilisation qui a pour fondement la colonialité s'exprimant par le déploiement continu de la modernité occidentale ; il continue à solidifier et à propager la colonialité aussi bien dans l'expression du pouvoir que dans celle des connaissances et dans sa perception de l'Humain. »

Alors que le gouvernement français projette une énième fois de réformer l'assurance chômage dans le sens d'une régression supplémentaire des droits des demandeurs d'emploi, Odile Merckling et Muriel Wolfers dressent un état des lieux concernant les sacrifices imposés aux chômeurs. Moins de la moitié d'entre eux sont indemnisés et les conditions d'accès ont été à plusieurs reprises durcies, pendant qu'une obligation de 15 heures « d'activité » par semaine a été instaurée pour les inscrits à France Travail. La dette de l'Unédic est régulièrement invoquée pour justifier la restriction des droits, alors qu'elle résulte essentiellement de l'exonération de cotisations sociales insuffisamment compensées par l'État.

Les accidents industriels sont souvent imputés à la fatalité. Contre cette idée, Paul Poulain analyse l'origine et les conséquences de l'explosion sur le site SEVESO d'Elkem Silicones à Saint-Fons, le 22 décembre 2025. Le récit dominant masque la catastrophe du travail, avec une inspection du travail tenue à distance, des angles morts du code du travail et une régulation limitée aux seules normes. Il conclut sur la nécessité de faire de la prévention un champ de lutte démocratique.

Samy Johsua rend compte du livre de Bernard Lahire, *Savoir ou périr*, dans lequel ce sociologue « lance une mise en garde contre la perte de sens accentuée tout aussi bien des activités scolaires que de celles de la recherche en France ». « Ce qu'il s'agit de transmettre n'est pas, et ne peut pas être, dans le seul développement du questionnement enfantin. "Il

n'existe aucun besoin naturel de lecture ou d'écriture, de grammaire, de mathématiques ou de littérature, et seule l'organisation de situations pédagogiques par les adultes peut susciter l'intérêt de l'enfant" ».

Martine Boudet rend compte des livres de Nils Andersson, *Le Capitalisme, c'est la guerre*, en plusieurs volumes. L'essentiel tourne autour de la célèbre formule de Jean Jaurès, « le capitalisme porte en lui la guerre, comme la nuée l'orage ». C'est une formule choc mais elle reflète une cruelle vérité. Ex-Yougoslavie, Irak, Kosovo, Serbie, Somalie, opérations Serval et Barkane, etc., s'égrènent comme une suite ininterrompue de guerres meurtrières, dans lesquelles l'intérêt des peuples est foulé aux pieds de celui des impérialistes de tous bords.

Suite à l'agression des États-Unis contre le Venezuela et le kidnapping de Nicolas Maduro, nous republions un article de Franck Gaudichaud et Thomas Posado, paru dans *L'Humanité*. Au-delà de la possibilité de mainmise sur le pétrole vénézuélien, il s'agit pour l'impérialisme états-unien de faire pièce à celui de la Chine, dont la puissance grandit. L'enjeu est donc géostratégique avant tout.

Janette Habel met en perspective l'agression américaine contre le Venezuela avec les six décennies ininterrompues de blocus et d'agressions en tous genres contre Cuba. Ces deux pays symbolisant l'acharnement impérialiste à éradiquer tout processus progressiste dans le continent sud-américain. Mais l'autrice ne cache pas les contradictions socio-économiques et politiques qui traversent tous les pays qui osent mettre en œuvre une politique autonome et de progrès social. Que ce soit la dépendance de Cuba à l'égard de l'Union soviétique du temps de celle-ci ou celle de l'économie vénézuélienne vis-à-vis de la rente pétrolière, tout concourt à mettre à genoux ces pays, et surtout leur population. Et Janette Habel de conclure : « Cuba est tragiquement seul ».

Enfin, Gus Massiah présente une fresque historique mettant en relation les grandes crises structurelles du capitalisme (1873, 1929, années 1970, 2007) et l'émergence et le développement des Internationales. Cette fresque nous conduit jusqu'à l'éclosion de l'altermondialisme au plus fort de la mondialisation néolibérale et de ses contradictions dont résulte la crise structurelle actuelle. Nous sommes parvenus à un nouveau point de bascule du capitalisme. Qu'en sera-t-il de l'altermondialisme ?

Il est sans doute trop tôt pour le dire, parce que, au-delà des rapports de forces sociaux et géopolitiques, dont les évolutions rythment la dynamique ou au contraire les difficultés du capitalisme¹⁹, en arrière-plan figure le rapport de l'humanité à la nature et à tous les êtres qui l'habitent : un problème d'ordre anthropologique et même philosophique qui ne se réduit pas à une histoire d'intendance.

La plus grande part de ce numéro des *Possibles* est consacrée aux discussions qui traversent l'anthropologie contemporaine²⁰. L'intérêt de celle-ci n'est pas essentiellement de nous faire revisiter l'histoire humaine, encore moins de présenter des formes de vie intéressantes parce qu'exotiques. Depuis l'aube des temps humains, quelles sont les questions fondamentales posées aux sociétés ?²¹ L'anthropologie en a fait émerger quelques-unes. Parmi elles, le refus de l'inceste exprime le lien entre l'existence biologique et l'existence culturelle de l'être humain. Au-delà même du refus de l'inceste lui-même, c'est de l'ensemble des rapports sexuels des humains et des relations de parenté qu'il s'agit. Question aussi lancinante

¹⁹ On pourra se reporter à plusieurs numéros précédents des *Possibles* à propos des questions géopolitiques et stratégiques, notamment au [n° 43](#). Voir aussi Jean-Marie Harribey, « [Retour sur 2025](#) », *Blog Mediapart*, 11 février 2026.

²⁰ Voir aussi un dossier précédent « [Vers la fin de la séparation société/nature ?](#) », *Les Possibles*, n° 26, Hiver 2020-2021.

²¹ C'est aussi la question que pose Bernard Lahire dans une autre perspective, *Les structures fondamentales des sociétés humaines*, Paris, La Découverte, 2023. [Recension par Gilles Rotillon](#), *Les Possibles*, n° 38, Hiver 2024.

que pérenne jusqu'à nos jours puisque la domination masculine continue de prédominer dans les différentes sociétés. Le retentissement, maintenant mondial, des viols et du procès dits « de Mazan » en est l'illustration car il revêt une dimension d'ordre anthropologique : à la chosification du travail humain exploité, à la chosification des vivants non humains, s'ajoute la chosification du corps des femmes. Toutes ces dominations ne relèvent pas de la même grille d'analyse mais elles s'entrecroisent. Ce croisement en appelle un autre, celui de l'ensemble des sciences sociales, indispensable à la compréhension des structures sociales. Malgré certaines failles, le discours anthropologique contemporain apporte sa contribution car il met en évidence qu'il existe plusieurs manières de voir le monde qu'on habite. Est-ce aussi le cas pour « faire le monde » ? C'est là que la discussion commence vraiment.

René Passet écrivait : *« Einstein est le premier à le souligner : en rompant avec l'expérience des sens, la science se dépouille de tout contenu concret. [...] La nécessité de comprendre ce qui se passe au-delà du perceptible ne peut être contestée. Mais on ne saurait substituer un univers à l'autre : le seul univers que l'homme soit en mesure de connaître – et il n'est pas moins "vrai" que les autres – est celui de sa communion avec le monde, par l'intermédiaire de ses sens, déclare Lincoln Barnett. [...] La science accomplit son travail d'exploration et de décryptage par les méthodes qui lui sont propres et qui contribuent à révéler à l'humanité les ressorts de ce monde qui la porte. Mais ce qu'elle nous révèle se réfère aux niveaux d'organisation qu'elle explore. [...] . Toute chose, tout phénomène, ne peut se définir que par rapport à un niveau d'organisation. [...] Il appartient aux hommes de ne pas se laisser égarer par des phénomènes de mode et de ne jamais perdre de vue l'essentiel : le monde des ondes et des photons ne doit pas nous faire oublier le grondement du torrent et le parfum de la rose. »*²²

P.S. Au moment où nous achevons la préparation de ce numéro, nous avons appris avec tristesse le décès de Susan George survenu le 14 février 2026. Geneviève Azam lui rend hommage ci-après. Son texte a été repris dans le communiqué d'Attac France le 19 février 2026²³. Nous saluons aussi la mémoire de Leïla Shahid, décédée le 18 février 2026, diplomate palestinienne qui fut déléguée générale de la Palestine en France de 1993 à 2006, ainsi qu'auprès de l'Union européenne de 2006 à 2015, et qui incarna la cause du peuple palestinien. JMH.

Notre amie et camarade Susan George nous a quittés

Nous témoignons de notre peine face à sa disparition, elle qui a accompagné de sa présence active l'ensemble de notre association Attac dont elle fut membre fondatrice en 1998 et toujours présidente d'honneur. Depuis les instances nationales et internationales jusqu'aux comités locaux, elle a incarné et nourri de son expertise cette éducation populaire tournée vers l'action qui a été la force de notre association. Tel était l'esprit de ses nombreux livres et innombrables conférences.

Nous exprimons aussi notre reconnaissance à une figure inspirante de l'altermondialisme et à la tisseuse d'un vaste réseau. Politisée par son opposition à la guerre du Vietnam et l'accueil en France des insoumis américains, sa fibre internationaliste ne s'est jamais

²² René Passet, *Les grandes représentations du monde et de l'économie à travers l'histoire*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2010, p. 552-553. Cité par René Passet, Lincoln Barnett a écrit *Einstein et l'univers*, Paris, Gallimard, 1951.

²³ Un autre texte d'Aminata Dramane Traoré sur l'apport de Susan George figure dans la partie Débats de ce numéro.

démentie. Elle a œuvré dans ces années de guerre et de répression au repli en Europe d'un Think tank américain, l'Institute for Policy Studies, devenu le TNI, Transnational Institute, basé à Amsterdam, et dont elle fut présidente et présidente d'honneur. Après avoir été chargée d'un rapport pour la FAO (Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture) en 1974, elle publie en 1976 son premier livre qui lui vaut un succès international : *Comment meurt l'autre moitié du monde* (Laffont, 1978). C'est le début de son combat contre les multinationales qui affament la planète, contre le colonialisme de la « dette » des pays du Sud et le rôle des institutions internationales dans la fabrication de cette dette. En 2000, elle publie *Le rapport Lugano* (Fayard, 2000), une « fiction factuelle » détonnante, qui met en scène à Lugano un groupe d'experts réunis pour sauver le capitalisme. Attachée aux enjeux écologiques, elle fut aussi membre du Conseil d'administration de Greenpeace International et de Greenpeace France dès 1989 et a participé au lancement en France d'une organisation connue au Royaume-Uni, *Extinction Rebellion*.

Face au néolibéralisme incarné par le dogme du marché généralisé et du libre-échange, face aux déchaînements de la finance, elle fut de tous nos combats, depuis le blocage de l'OMC à Seattle en 1999, depuis les forums sociaux mondiaux initiés à Porto Alegre en 2001, jusqu'à l'organisation concrète, avec les comités locaux d'Attac, de campagnes nationales contre les accords de libre-échange (l'Agcs notamment, Accord général sur le commerce des services), les paradis fiscaux ou les campagnes contre les OGM et Monsanto.

Nous gardons en mémoire sa détermination, son élégance et son humour, souvent dévastateur face à ses adversaires. Et dans les sombres temps qui sont les nôtres, nous entendons son message : « Naturellement, je peux ressentir parfois du découragement. Mais je ne pense pas avoir perdu mon temps. Je crois que les effets d'une action, et plus encore de l'accumulation des actions, peuvent survenir à tout moment et souvent lorsqu'on s'y attend le moins » (*Je chemine avec Susan George*, Seuil, 2020).

Geneviève Azam
18 février 2026